

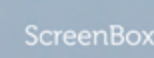
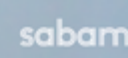
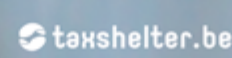
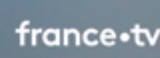
LA VINGT-CINQUIÈME HEURE DISTRIBUTION
PRÉSENTE



UN FILM DE *Simon* COULIBALY GILLARD

anya

AVEC MARIE-JOSÉE DEGNI KOKORA, PATRICIA EGNABAYOU, JUNIOR ASSE, MARIAM TRAORE IMAGE & SON SIMON COULIBALY GILLARD
MONTAGE IMAGE MARIE-HÉLÈNE MORA, BERTRAND CONARD, SIMON COULIBALY GILLARD MONTAGE SON CLÉMENT CHAUVELLE MIXAGE ANTON VODENITCHAROV
ETALONNAGE REDA BERBAR PRODUIT PAR SÉBASTIEN ANDRES & ALICE LEMAIRE & FRANÇOIS-PIERRE CLAVEL EN COPRODUCTION AVEC RTBF, FRANCE TÉLÉVISIONS, CANAL+ AFRIQUE,
SHELTER PROD, DÉRIVES AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES, ING & TAXSHELTER.BE, TAX SHELTER
DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE, FIRST CUT LAB, SABAM, LA COOPÉRATION BELGE AU DÉVELOPPEMENT VENTES INTERNATIONALES TASKOVSKI FILMS



LA VINGT-CINQUIÈME HEURE DISTRIBUTION - TOUS DROITS RÉSERVÉS

AYA

UN FILM DE **SIMON COULIBALY GILLARD**

FICTION / FRANCE / 1H30

SORTIE LE 12 OCTOBRE 2022

Lahou, Côte d'Ivoire. Aya grandit avec insouciance auprès de sa mère. Intimement liée à son île, la jeune fille voit ses repères s'effondrer lorsqu'elle apprend que son paradis est voué à disparaître sous les eaux. Alors que les vagues menacent sa maison, Aya prend une décision : Lahou est son île ; elle ne la quittera pas. Un chemin initiatique s'offre alors à elle, un chemin vers son identité, un chemin vers elle-même.

LISTE TECHNIQUE

Réalisation & scénario Simon Coulibaly Gillard
Image & son Simon Coulibaly Gillard
Montage Marie-Hélène Mora & Bertrand Conard
Avec Marie-Josée Kokora , Patricia Egnabayou & Junior Asse

PRODUCTION

MICHIGAN FILMS
Sébastien Andres, Alice Lemaire
KIDAM
François-Pierre Clavel, Alexandre Perrier

DISTRIBUTION

LA 25E HEURE
Pierre-Emmanuel Le Goff
Adrien Grivosqui



FESTIVALS (liste non exhaustive)

- Programmation *ACID Cannes* 2021
- Festival de Namur 2021
- Prix Cinevox & Prix de la meilleure interprétation*
- Watch Docs Human Rights Film Festival 2021
- Green Dog Award*
- Festival Dei Popoli 2021
- Gian Paolo Paoli Award / Best Anthropological Film*
- Ciné Junior 2022 - *Grand Prix du Jury*
- Message to Man International Film Festival 2021
- Gangneun International Film Festival 2021
- The International Outdoor Documentary Film Festival of China 2021
- GZDOC - GUangzhou International Documentary Festival 2021
- Rabat International Author Film Festival 2021
- FIPADOC 2022

CELUI QUI FAIT

SIMON COULIBALY GILLARD
CINÉASTE

La genèse du film

J'ai mis les pieds sur le continent africain pour la première fois en 2005, j'y suis retourné ensuite avec une caméra en 2007 et puis des dizaines de fois depuis, avec des idées de films à faire et des réalités à documenter. J'ai, à chaque fois travaillé dans des zones rurales éloignées et avec des ethnies à la langue, à l'histoire et à la religion spécifiques : les Dioulas du Burkina Faso, les Peuls du Mali, les Mossis du Burkina Faso et maintenant les Avikams de Côte d'Ivoire. Un film en amène toujours un autre. C'est sur mon premier tournage au Burkina Faso que j'ai rencontré Lassina Coulibaly, qui est devenu mon assistant et collaborateur sur chacun de mes films. À ses côtés, j'ai aussi gagné un patronyme – Coulibaly – par lequel tous m'appellent désormais, dans la tradition des « cousinages à plaisanterie » ouest-africaines. Lassina avait vécu en Côte d'Ivoire et m'avait raconté des histoires du littoral qui m'ont donné envie d'aller y trouver mon prochain film. La Côte d'Ivoire m'intéressait en ce qu'elle partage avec le Burkina Faso une même histoire coloniale française et deux langues communes : le dioula et le français. Aya poursuit donc un geste de cinéma et de rencontre démarré avec *Anima*, mon premier court métrage.

Parti de Bruxelles, j'avais préparé un itinéraire au crayon rouge sur une carte routière, pour explorer le pays le long du littoral et pour rencontrer mon film, et surtout le personnage de mon film. En arrivant à Abidjan, j'ai acheté une voiture d'occasion, et le lendemain, je suis parti pour 6000 km de route. Au bout de 250 km, ma voiture est tombée en panne. Immobilisé pendant 10 jours, je me suis mis à explorer les alentours. C'est ainsi que j'ai découvert Lahou.

J'y suis arrivé un soir. J'ai découvert un endroit à nul autre pareil : sans électricité, ni route, la nuit était éclairée par les bougies et par la lumière puissante de la lune sur le sable. C'était magnifique. Le lendemain, j'ai appris la réalité tragique de ce lieu et j'ai ressenti plus fort encore la nécessité de faire ce film.

Un village qui disparaît

La situation de Lahou décrite dans le film est tristement réelle : les côtes de cette fine bande de sable, prise entre l'océan et un fleuve, s'érodent peu à peu. On observe directement à Lahou l'effet de la montée des eaux : l'isthme autrefois large de 2 kilomètres mesure plus que 200 mètres de large. Le village historique de Lahou s'efface chaque jour un peu plus. J'ai vu de mes propres yeux un quartier de plus de 150 maisons disparaître. Sur Google Maps, on peut encore voir le quartier d'enfance d'Aya, qui a été englouti depuis la dernière prise de vue, comme tant d'autres avec lui. Seul le cimetière fait encore barrage à la progression de la mer, et quand ce cimetière aura totalement cédé, ce village tel qu'il fut autrefois aura disparu totalement. Lahou avait été un ancien comptoir colonial français, puis une presqu'île touristique avec des hôtels, un dispensaire, une mairie, un phare... Aujourd'hui, il ne reste plus rien de tout cela. Les familles quittent Lahou les unes après les autres, car il n'y a plus d'économie locale. On peut certes pêcher et faire pousser son manioc mais pas le vendre, seulement le troquer. Tout a disparu. La situation est très difficile à vivre au quotidien et les gens se découragent. La question du déplacement est au cœur de toutes les préoccupations des habitants. Les parents envoient les enfants en ville pour leur offrir une éducation. Ces enjeux sont au centre de mon film, où une mère doit pousser sa fille à partir pour pouvoir lui assurer un avenir. Face à ce destin tragique, Aya et sa mère sont des femmes autonomes qui affrontent la situation avec force et courage. Ce désir de mettre en scène une communauté de femmes, je le porte depuis toujours. J'ai été élevé dans un foyer d'« autorité » uniquement féminin. Éduqué par un duo mère et



grand-mère inséparables, j'y ai vu ce qu'être responsable de l'existence veut dire. J'ai très vite su que je voulais parler d'une histoire de filiation entre une fille et sa mère, deux femmes combattives dans un environnement tragique et hostile.

Une rencontre

Je n'ai pas choisi Aya, c'est la caméra qui l'a choisie.

Je filmais des pêcheurs tirant ensemble sur une corde en chantant et une jeune fille est apparue au fond de mon cadre avec un bébé dans les bras : c'était Marie-Josée (Aya) et son petit frère Eli. L'objectif a été attiré par elle, mutique et découpée dans la lumière. Je l'ai filmée et elle est rentrée dans la caméra. Je ne savais pas encore comment elle allait prendre part au film ni quel rôle elle y jouerait. Pendant 15 jours, j'ai prospecté dans le village pour trouver le visage de mon film, mais aucune n'était la bonne. En revoyant mes images, je suis retombée sur Marie-Josée et j'ai réalisé que c'était elle. Nous avons fait des essais ensemble et tout fonctionnait : son espièglerie, son plaisir à jouer, son désir d'être dans le film. En choisissant cette jeune fille, j'ai choisi une famille de personnages : avec Aya vient sa mère, son petit frère et la « grand-mère ».

Je choisis mes protagonistes d'abord pour ce qu'ils sont. Le film s'écrit au contact de leur caractère, de leur expérience, de leurs relations sociales et des histoires qu'ils partagent avec moi. Ensemble, sur la base de leur vécu, nous construisons le récit, nous imaginons des scènes, nous tournons des plans. À partir de cet échange et de cette relation forte, je (re) mets en scène la réalité. Ce type de démarche hybride, qui emprunte tant au documentaire qu'à la fiction, confère au récit une forme d'authenticité. Les personnages deviennent les acteurs de leur propre vie. Le décor, l'environnement, les gestes du quotidien, s'intègrent à une structure narrative simple et solide capable d'accueillir le réel et ses imprévus.



CEUX QUI REGARDENT

PHILIPPE FERNANDEZ,
PASCALE HANNOYER & INA SEGHEZZI
CINÉASTES, MEMBRES DE L'ACID

Les pieds plantés dans le sable, la tête droite et le regard rieur, Aya proclame qu'elle ne partira jamais. Pourtant la presqu'île de Côte d'Ivoire où elle vit avec sa mère et son petit frère est peu à peu rongée par l'océan, poussant ses habitants à migrer vers la capitale.

Avec sa magnifique photographie et son montage sensoriel, cette fiction qui emprunte largement au documentaire nous fait sentir le sable, le sel et la présence entêtante de la mer dans laquelle se fondent rêve et réalité, visible et invisible. Mais la grande force de la mise en scène est de nous river au pas insouciant de son héroïne, à son entêtement joyeux, à son reste d'enfance terriblement vivant et solaire, pour parcourir avec elle ce territoire en train de disparaître. De nuit, elle l'explore comme en songe, dans un clair-obscur hanté par les fantômes. Car si le film nous livre la chronique d'une vie simple et heureuse, il fait aussi le récit d'un arrachement qui nous rappelle que tout exil commence par un sacrifice – celui d'un paradis perdu qui se confond avec l'enfance.

CELUI QUI MONTRE

CLAIRE GAILLARD
ASSOCIATION GROS PLAN (QUIMPER)

Simon Coulibaly Gillard nous invite au cœur de la communauté de la presqu'île de Lahou. On y découvre le quotidien de ces personnes qui vivent au rythme de la mer toute puissante. La mer qui les nourrit mais reprend aussi. La terre est lentement avalée, effacée. Les maisons doivent être déplacées, les morts exhumés, les vies démenagées. On suit ce combat de David contre Goliath par le regard d'Aya, jeune fille à l'énergie incroyable qui garde le sourire vaillamment que vaille. S'accrochant à son paradis qu'elle refuse de quitter, Aya répète à sa mère, magnifique personnage, « je veux être comme toi ». Ses yeux s'ouvrent au fur et à mesure que son beau sourire s'efface. Car c'est bien le paradis de l'enfance qu'Aya refuse de quitter. Ne pas abandonner la mère – la mer. Il y a plusieurs enjeux qui se dessinent subtilement dans ce beau premier film.

Filmé avec une équipe extrêmement réduite, le premier long métrage de fiction de Simon Coulibaly Gillard impressionne par la qualité de son image, de sa mise en scène et le travail sur le son. Venu du documentaire, son travail s'en ressent à chaque instant. Avec ses personnages, interprétés par des acteurs non professionnels, il documente le portrait d'une société qui vit ses derniers moments dans cette presqu'île ivoirienne. Et nous rappelle, si on l'avait oublié, à quel point nous sommes tout petits face aux enjeux climatiques qui surviennent et nous submergent.

INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.



Le cinéma comme un artisanat

Simon Coulibaly Gillard envisage la fabrication de ses films à la manière d'un artisan façonnant son ouvrage, mobilisant de nombreux savoirs-faire et se chargeant ainsi de l'image, du son, du choix des costumes, des coiffures et des décors. Ce rapport très direct au tournage, qui fait la singularité de son cinéma, lui permet de créer une relation de confiance avec les personnes qu'il filme, et qui passent pour la première fois devant la caméra. La dramaturgie s'élabore elle aussi au plus près des prises, le cinéaste parlant volontiers de « scénario instantané ». Il développe le récit au fil du tournage, appréhendant le vécu et le quotidien des personnes qu'il filme, recueillant les histoires et les envies d'histoires des habitants de l'île, dans le prolongement des traditions orales de Lahou.

Les vertus du cinéma

Filmer un récit là où les caméras ne vont pas, faire exister à l'image des lieux qui seront inexorablement engloutis, mettre en scène les derniers habitants d'une île, tourner en Avikam, une langue parlée en Côte d'Ivoire dans la Région des Lagunes et que l'on n'entend jamais sur grand écran... Si le cinéma nous fait voyager, on comprend dans ce contexte de bouleversements à quel point il est important que cette langue et cette culture voyagent à travers le cinéma. Le film, en tant que document, devient aussi le témoignage délicat d'un monde en train de disparaître.

acid
ASSOCIATION DU
CINEMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

L'ACID est une association de cinéastes qui depuis 30 ans soutient la diffusion en salles de films indépendants et œuvre à la rencontre entre ces films, leurs auteurs et le public. La force du travail de l'ACID repose sur son idée fondatrice : le soutien par des cinéastes de films d'autres cinéastes, français ou étrangers.

Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages dans plus de 400 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Parallèlement à la promotion et la programmation des films, à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 400 rencontres, ateliers, ciné-concerts et ACID POP offrent ainsi la possibilité aux spectateurs et aux publics scolaires de rencontrer ceux qui fabriquent les films. Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 1993 au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur, qu'elle accompagne ensuite jusqu'à leur sortie.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél : + (33) 1 44 89 99 74
POUR PLUS D'INFOS : **www.lacid.org**

activités sociales
de l'énergie
COMITÉ Océan

DONNER À VOIR LE CINÉMA AUTREMENT.
TELLE EST UNE DES AMBITIONS DE L'ACTION CULTURELLE AUDACIEUSE QUE MÈNE LA CCAS DEPUIS PLUS DE 30 ANS **www.ccas.fr**